



Julie Perrin

La forêt des songes

Exposition du Fonds culturel de l'Ermitage.

6 avril 2019

Liste des œuvres exposées

Présentation des intervenants

**Les saisons de l'imaginaire selon Julie Perrin
par Martine Boulart**

Je suis heureuse de vous présenter cette dix-huitième exposition, la *forêt des songes* de Julie Perrin, parfaitement en accord avec la mission que se fixe l'Ermitage.

Il s'agit bien, loin des valeurs de dérision de l'art contemporain, de s'attacher toujours, par le biais de l'art à la reconnaissance et à la sauvegarde de cette nature qui nous enchante ou nous angoisse mais qui nous nourrit toujours...

Imaginez la force d'un vieil arbre noueux en automne qui semble vouloir nous emporter dans ses bras, un peu de ciel bleu comme une lumière d'espoir, un visage aussi apparaissent entre ses branches cassées, ou encore la rectitude d'un paysage d'hiver ou la neige efface les traces de ce qui doit rester caché...

Ainsi vont les thèmes que Julie Perrin soumet à notre regard, un arbre c'est comme un homme avec ses racines et ses ailes, une forêt, c'est à la fois le lieu de nos peurs archaïques et un lieu de protection...Julie peint un arbre imaginaire, un arbre blessé, mais un arbre vivant auquel elle s'identifie.



Julie a besoin d'une musique intense pour réveiller sa nature mélancolique, une nature à la fois instinctive et persévérante. Dans cet état, elle convoque sa liberté pour s'exprimer sans calcul et se laisser charmer par les formes et les couleurs.

Sa peinture, sous l'influence d'une double filiation, de l'expressionnisme abstrait américain et du japonisme, procède à la fois par série pour approfondir et par impulsion pour travailler la force du geste...Ce geste domine sur une palette de couleur allant du noir au blanc et du vert au brun...

Formée en art à Boston, passionnée en autodidacte par l'anthropologie et les sagesses orientales, elle traverse sa vie et son art, dans un silence qui en dit long sur ses combats intérieurs, avec humilité en cherchant à s'appropriier le monde et à laisser une trace avec générosité et modestie.

Je laisse la parole à la complicité de sa sœur Sonia Perrin et au talent de Claire Fourier pour évoquer plus en profondeur le travail de Julie, que je suis heureuse d'accueillir à L'Ermitage.



Entretien entre Martine Boulart, présidente de la Fondation de l'Ermitage et Julie Perrin pour le HS BeauxArts de la Fondation numéro 11 :

1 MB : Je suis si heureuse de t'accueillir, ma chère Julie...

MB : Quelle est la connivence qui t'a conduit vers l'Ermitage ? En quoi ton exposition révèle-t-elle l'esprit des Vallons ?

JP : Je suis venue vers toi par l'intermédiaire de la famille, de ma sœur, Sonia, tu te souviens ?

Ma première vision de l'Ermitage se rapporte à ce platane tricentenaire dans la cour des ancêtres, un platane qui te tend les bras, un extraordinaire sujet de travail. Le bois de chêne alimenté par la rivière souterraine aussi m'a semblé appeler mes papillons, par la légèreté des feuillages.

La maison enfin semble habitée depuis longtemps, elle possède une âme, elle respire....

L'esprit des Vallons, c'est pour moi un esprit d'humanité. Les collections de l'Ermitage me semblent, tout comme toi, tournées vers la psychologie.

MB : Qui es-tu aujourd'hui? Quel est le fil rouge de ta vie ? Quel était ton rêve d'enfant ? Quel trait de caractère éclaire ton œuvre ?

JP : Enfant, je dessinais déjà mais je disais que je voulais être majorette, j'ai toujours caché sous l'humour mes pensées secrètes.

C'est à Londres en prépa art que j'ai su que la peinture serait mon destin.

Le fil rouge de ma vie découle d'une structuration personnelle, je me suis toujours perçue comme profondément solitaire et silencieuse.

De mes deux parents, j'ai hérité une force, une rigueur et une droiture, que j'espère retrouver dans ma peinture.

MB : Quelle est ta relation à la nature ? En quoi es-tu un artiste anthropocène ?

JP : La nature s'est imposée à moi enfant chez mes grands-parents maternels mais ce n'est qu'à la naissance de mon fils que j'ai désiré la peindre, c'était tout un champ du monde qui s'ouvrait alors.

Un arbre, c'est un homme, avec une verticalité, une droiture, des racines, une histoire...

Une forêt, c'est à la fois le lieu de nos peurs archaïques et un lieu de protection...

Je suis une artiste instinctive, animale, qui travaille la force du geste.

MB : Quelle est pour toi l'origine de l'art ?

JP : Les hommes des cavernes avaient besoin de se représenter le monde pour se l'approprier. C'est peut-être ce désir d'appropriation du monde qui est à l'origine de l'art.

MB : En quoi incarnes-tu les mythes contemporains ?

JP : Je suis bien entendu nourrie par mon époque, par la vitesse notamment, la meilleur et la pire des choses, fascinante et inquiétante, ouvrant l'accès à la connaissance et troublant la pensée par le zapping.

Mais j'incarne aussi certainement à rebours ces mythes contemporains, je déteste l'absence d'émotion et l'excès de communication !

MB : En quoi t'inscris-tu dans le paradigme de l'art contemporain ?

JP : L'art contemporain est lié à la Fondation Cartier que j'ai vu naître enfant, d'abord à Jouy-en-Josas, avec ses sculptures dans la nature puis boulevard Raspail dans la transparence du bâtiment de Jean Nouvel. J'aime son éclectisme.

J'ai adoré, en 1996, l'exposition sur l'art autodidacte du monde « Comme un oiseau » et la poésie de la dernière exposition de 2018, « Géométries Sud », où la simplicité des formes et des couleurs rejoint les formes de l'enfance.

En tant que peintre contemporain, comme je te le disais, je suis nourrie par mon époque, la peinture est le médium qui m'appelle, le geste et la couleur m'anime.

MB Qu'aimerais-tu apporter à l'histoire de l'art ?

JP : Il y a eu tant de courants qui constituaient un cadre dans l'histoire de l'art, aujourd'hui tout est possible. Je ne prétends rien apporter, juste exercer cette liberté, espérant que mon travail procurera cette émotion au présent.

MB : Qu'est-ce que la beauté pour toi ?

JP : La lumière qui vient tout à coup donner un sens au ciel...

MB : Quelle est ta filiation artistique ?

*JP : J'aime chez **Bonnard**, Vallotton, Vuillard, le traitement de la couleur.*

*Chez **Pollock**, Basquiat, la liberté du trait, l'absence de calcul.*

*Chez Jean Charles **Blais**, j'adore son questionnement sur le support et les formes, la force de son imaginaire qui recrée un monde de géants, drôle de personnages sans têtes ou cachées, sillonnant des espaces de la peinture ou le bleu devient un personnage.*

Il travaille maintenant sur des personnages très différents représentant la modernité par leurs vêtements et leurs barbes dans l'air du temps mais qui ressemblent à des hommes qui ont traversés le temps. Des saints notamment. Étrange travail très mystérieux qui raisonne pour moi.

*Chez Anish **Kapoor**, j'aime l'abstraction de ses sculptures aux formes essentielles jouant sur la déformation, la fragilité de la frontière de celle-ci et sa générosité violente de la couleur rouge ou noir.*

Cela appelle en moi des émotions très personnelles où mon corps participe et s'émeut entièrement. Cela appelle aussi quelque chose de mystique en connexion avec l'univers.

*Chez Tomas **Sarraceno**, artiste anthropocène, son travail me fascine par son échelle ou l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand. Il met en scène le corps dans un nouvel espace suspendu, basé sur un croisement d'architecture, de science et de poésie.*

Il entremêle l'idée de nuage, de bulle flottante, de toile d'araignée sur lequel il réfléchit depuis le début. Entre solidité et fragilité, le corps peut se promener en hauteur dans un espace transparent comme dans une goutte de pluie géante ou sur un nuage.

Je suis restée longtemps au cœur de son installation musicale.

Quelles sont tes références philosophiques ?

JP : L'anthropologie, la pensée sauvage, est-elle une pensée vivante imaginative, pré-raisonnable comme le pensait Lévy-Bruhl ou une pensée avec ses catégories et ses oppositions comme la nôtre, comme l'a démontré Lévi-Strauss ?

Tous les philosophes qui parlent de la sagesse de la nature, de la force et du silence des arbres qui impose l'humilité que l'homme semblent avoir oublié...

MB : Quelles sont les questions existentielles que pose ton travail ?

JP : L'animal en nous, la naissance de notre conscience et de notre humanité.

MB : Qui ont été tes mentors ? Qui t'a aidé, quelles sont les difficultés que tu as rencontrées ?

JP : Marie Claude Beaud m'a sauvé d'études ennuyeuses en me conseillant d'étudier l'art. Et mon professeur à Boston m'a guidée.

Mais je me sentais étrangère à ce milieu, je refusais tout, pour créer à partir d'une table rase, pour être face à moi-même. Evidemment la difficulté liée à cette solitude c'est le doute, la panique, l'intranquilité...

Cependant tout au long de ma vie, j'ai eu un mentor imaginaire qui m'a aidée pour exprimer mon intériorité, et maintenant, je suis sur un chemin d'apaisement...

J'ai rencontré un peintre dont j'aime le double travail, Niyaz Nadjafov, qui en ce moment, placarde en hauteur plus de 3000 petites huiles de fleurs dans Paris qu'il offre à la rue et ce geste me touche... Cet artiste autodidacte, devenu célèbre dans son pays natal en Azerbaïdjan, traduit dans ses toiles son angoisse existentielle. Il peint des scènes de la vie quotidienne en leur conférant une intensité exceptionnelle.

Il a représenté son pays à la biennale de Venise en 2009 et s'est installé à Paris en 2010 pour exposer dans toute l'Europe de l'Ouest. Son exposition « Dancing on Bones », à la Gazelli art House de Londres en 2013, l'a révélé en Europe.

Dans cette lutte perpétuelle d'une humanité qu'il ressent comme fragile et qui est son thème récurrent, des détails humoristiques apportent un peu d'espoir.

Niyaz Najafov est certainement un maître de l'expressionnisme contemporain et un coloriste exceptionnel.

MB : Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui ?

JP : De tous temps l'artiste fut le témoin de son temps, un pont entre le personnel et le collectif.

La forêt que je fais pousser sur les journaux quotidiens est une manière de faire silence sur les comptes rendu du monde, sur la violence de notre monde, sur notre impuissance à l'endiguer.

MB : Quelle a été ta première émotion esthétique ?

JP : Les pyramides mexicaines.

Et ta dernière ?

L'exposition sur l'enfance au Palais de Tokyo, imaginée avec la complicité de l'artiste et réalisateur Clément Cogitore.

MB : Comment naissent les images que tu crées ?

JP : J'ai besoin d'une musique qui me retourne les tripes :

Aretha Franklin, David Bowie, Prince... Qui réveille ma nature mélancolique, nature que j'ai appris à masquer.

Ensuite je déteste les fonds blancs.

Enfin j'ai besoin d'approfondir, besoin que le sujet me tienne, c'est pourquoi j'aime procéder par série.

MB : Quelle est la force de la peinture à notre époque ou la photographie pourrait la rendre désuète ?

JP : La force de la peinture est sans limite car elle construit une image du début à la fin alors que la photographie part d'une image existante, même si la photographie ouvre de nouveaux champs...

MB : Quel serait ton musée imaginaire ?

JP : Dans toutes les villes du monde, dans un immeuble sur trois, au second étage, un plateau vide, avec vitrine sur rue, pour exposer de l'art qui ouvrirait à la réflexion, qui nous ferait sortir de nos repères.

15 MB : Pour matérialiser le sens que tu voudrais donner à ta vie, quelle épitaphe voudrais-tu voir écrite sur ta tombe ?

JP : Rien, mon nom et mes dates...

Je suis bien consciente de n'être qu'une goutte d'eau dans l'océan de l'humanité... Mais en même temps, je mesure combien c'est une chance d'être artiste, de pouvoir laisser quelque chose...



Sans titre 2018
60 x 50 cm
Acrylique sur toile
2000€



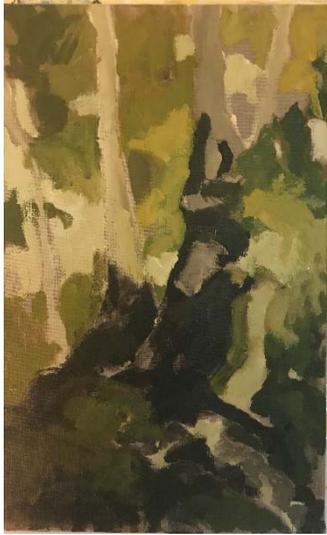
Sans titre 2018
65 x 50 cm
Acrylique sur toile
2000€



Sans titre 2018
60 x 50 cm
Acrylique sur toile
2000€



Sans titre 2018
65 x 40 cm
Acrylique sur toile
2000€



Sans titre 2018
60 x 38 cm
Acrylique sur toile
2000€



Sans titre 2018
100 x 65 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
100 x 65 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
100 x 65 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
100 x 65 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
60 x 40 cm
Acrylique sur toile
2000€



Sans titre 2018
100 x 65 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
110 x 106 cm
Acrylique sur papier
3000€



Sans titre 2018
110 x 72 cm
Acrylique sur toile
2600€



Sans titre 2018
110 x 72 cm
Acrylique sur papier
2600€



Sans titre 2018
100 x 50 cm
Huile sur toile
2600€

JULIE PERRIN – BIOGRAPHIE ET EXPOSITIONS

Née le 27 décembre 1969, vit et travaille à Montreuil



Il y a eu dans les premiers temps du travail de Julie Perrin, des visages, certains dirons des têtes mais en un mot des captations d'humains et pourquoi les évoquer à propos de cette exposition sur les arbres ? Parce que ces visages occupant toute la toile, s'imposaient intensément, sans complaisance. A cette expression frontale on ne pouvait échapper, ça n'expliquait pas, ça n'illustrait pas, ça imposait la question fondamentale du

mystère de l'Autre. Alors, quelle est cette continuité dans l'œuvre de Julie Perrin à laquelle elle ne peut échapper et qu'elle aurait certainement bien du mal à nommer ? Car pour répondre il faut être les yeux qui reçoivent, qui voient le geste pictural. Cette symbiose entre le sujet et son essence, entre ce qui se voit et ce qui est invisible. Quelle trace est laissée qui nous met en relation avec la force que déploie un arbre, qui lui fait occuper et transformer l'air, l'espace ? La fragmentation de la toile ne raconte pas les hauteurs de l'arbre, ne précise pas le feuillu, mais nous met dans son bruissement, dans l'énergie de ce qui le fait exister, sa sève, cette matérialité organique invisible au regard. Alors de cette place de la peinture, ce qui nous est transmis est l'émotion d'un temps qui a existé avant nous et que nous espérons exister pour ceux à venir.

Catherine Foussadier

Expositions personnelles :

- 2018 - Mairie du 1^{ème} Arrondissement, Paris
- 2017 - Galerie Mansart, Paris, France
- 2014 - Gallery by DM, Trouville, France
- 2013 - Silence, Galerie Claude-Samuel, Paris, France
- 2009 - Galerie Mathieu Lenormand, Paris, France
- 2008 - Galerie Yapa, Paris, France

- 2006 - Arbres Intérieurs, espace privé, Paris, France
 - 2001 - Fish & Chips, espace privé, Paris, France
 - 2000 - Tête en Boîtes, Androuet, Paris, France
 - 1999 - Galerie Boulakia, Paris, France
 - 1999 - La Passerelle, Montreuil, France
 - 1999 - Galerie Robin Tourenne, Viaduc des arts, Paris, France
- Expositions collectives :
- 2014 - Plant It, Galerie Mansart, Paris, France
 - 2005 - La diagonale des arts, Cahors, France
 - 1999 - Biennale de Malte, Malte
 - 1995 - Hôtel Saint James et Albany, Paris, France

« *Ma fille peint* »

Alain Dominique Perrin
Président de la Fondation Cartier
pour l'art contemporain
Président du Jeu de Paume



D'abord des chaises, puis des poissons, puis des petits paysages et des bateaux, puis des visages bizarres, puis depuis 10 ans des arbres et, je dois dire, de mieux en mieux

Les supports sont variés: boîtes de fromage, vieux journaux, tapisseries, toiles, cartons ...

Sa vision des arbres est pertinente et poétique: des arbres majestueux et subtiles, lointains ou surdimensionnés, minuscules ou envahissants, ils captent le regard jusqu'à envoûter l'observateur, le collectionneur.

Maintenant elle a trouvé l'équilibre et la clarté C'est devenu un enchantement.

J'aime sincèrement son travail et mon regard s'attarde volontiers sur tous ses arbres par milliers. Julie a du talent.

Sonia Perrin, commissaire d'exposition



« Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois règnes un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais. »

Jean-Jacques Rousseau, *Septième Promenade*
Les Rêveries du promeneur solitaire, 1776-1778

Dès ses premiers tableaux, Julie Perrin questionne la place de l'Homme dans sa communauté. Le vide de son absence physique dans une série de natures mortes, l'abîme des yeux qui scrutent l'âme dans son travail sur les visages.

Réseaux ou racines, branches ou tissus social, l'Homme, tout comme l'arbre, s'épanouit au sein d'une organisation vivante et globale. Ce lien n'échappe pas à Julie qui, lorsqu'elle peint des silhouettes végétales par-dessus les lignes et les mots du papier journal, recouvre de douceur les douleurs et les maux du monde.

Lorsqu'elle représente le platane, trois fois centenaire, qui accueille le visiteur aux Vallons de l'Ermitage, Julie exprime la puissance digne et silencieuse de ce grand protecteur.

Allant à l'essentiel dans un geste assuré, elle fouille le visible à la recherche de l'humanité que porte chaque détail des ses branches, comme des bras tendus vers le ciel.

Julie peint la force et l'équilibre des arbres, garants de notre biodiversité, comme pour ré-enchanter l'époque. Elle nous invite à ouvrir les yeux sur l'harmonie réconfortante d'un paysage, fut-il

imaginaire. Elle introduit du féérique dans l'ordinaire et du mystère dans les espaces naturels de notre quotidien.

Sa peinture nous transporte au-delà des possibles, dans les endroits magiques que cachent les forêts. Elle nous guide avec douceur là où nos peurs se dissipent et où nos cœurs s'emplissent d'une confiance nouvelle.

Julie ne le sait pas, mais dans son cœur d'enfant flotte encore en filigrane la magie de cette comptine de Rudolf Steiner : « Je me tourne vers le monde, où brille le soleil, scintillent les étoiles, où reposent les pierres, les plantes vives y croissent, les animaux sensibles y vivent, et l'homme doué d'âme donne asile à l'esprit... »

Biographie

Sonia Perrin a grandi dans l'amour de l'art et de la création. Après des études en communication et sciences du langage au CELSA, puis d'histoire de l'art et d'anthropologie à New York University, Sonia a travaillé pour l'Agence Gamma de New York. De retour à Paris, elle a rejoint l'équipe de la Maison Européenne de la photographie alors en travaux où elle s'est épanouie durant 10 ans à différents postes de responsabilités. En 2006, elle s'engage à la Fondation Cartier pour l'art contemporain où elle crée le Département du développement et de la communication qu'elle dirige durant 11 ans. Ses missions lui ont permis de travailler au contact de nombreux artistes et penseurs, des œuvres et des idées. Sonia est régulièrement partie à la rencontre de l'autre et de ses différences et s'est investie dans la création de l'association *Azé* qui soutient l'accès à l'éducation à Madagascar (www.aze-asso.org). Elle a également créé l'agence *One Step Beyond* qui accompagne de projets culturels (www.soniaperrin.com)

La forêt des songes dans l'œuvre de Julie Perrin

Par Claire Fourier le 10 novembre 2018



Des arbres. Des arbres. Julie Perrin peint des arbres. Pourquoi ? Sait-on ce qui motive nos choix dans la vie ? Elle a vécu en ville. N'en déduisez pas qu'elle a manqué de chlorophylle : la vocation est plus complexe que cela : il y a la tête et il y a la main, et quelquefois la main apporte des surprises à la tête. La peinture, c'est le vu et le non-vu, c'est le voulu et le non-voulu.

Les arbres de Julie Perrin renvoient en même temps à Gauguin et la peinture japonaise. Drôle de rapprochement, dites-vous. Non. Vert pommelé des frondaisons, hauts troncs effilés.

Mais reprenons. Par le début. Martine Boulart m'a proposée d'écrire quelques lignes sur le travail de Julie Perrin. Deux reproductions m'ont plu. Pas suffisant. J'ai voulu visiter l'atelier. Suis allée à Montreuil et j'ai vu les tableaux – en vrai. Dans une rue bordée de maison, je fus accueillie, derrière un portail vert et une courette, dans une maison charmante, toute en décrochements, en escaliers, coins et recoins certains plus lumineux et plus propices au travail du peintre. Dans la courette, pas un arbre. Dans la maison, des arbres mais sur les murs.

Julie Perrin a fait défiler des tableaux sous mes yeux. C'était comme un film : des « movies ». C'était vivant. Deux séries de dix toiles, les premières, grand format, rectangulaires, en hauteur ; les secondes, plus petites, carrées. Elles seront exposées au Fonds Culturel de l'Ermitage, à Garches, au printemps 2019. Le lieu d'exposition explique le pourquoi du motif.

C'est un arbre centenaire dans le jardin de Martine Boulart qui a inspiré Julie Perrin. Le travail qui sera exposé consiste en variations sur la figure de cet arbre qui porte avec robustesse les stigmates de l'âge : sur les tableaux, à gauche, un tronc torturé et qui tient du

moignon ; à droite, en forme de longs bras, des branches basses quasi couchées et feuillues.

C'est le grand moignon, nullement esthétique mais porteur de sens, qui a d'emblée frappé le peintre et retenu son attention. C'est cet arbre blessé qu'elle a eu envie de transformer. Je me corrige, elle n'a pas eu envie : une transfiguration s'est imposée à elle.

Reprenons encore, brièvement. Julie Perrin est née à Suresnes, elle a étudié l'art en prépa à Londres, puis au Museum School Art de Boston, est revenue à Paris. Elle vient en effet d'une famille liée au monde de l'art, elle peint depuis trente ans et crée des bijoux... Oublions études, voyages et pedigree.

Son travail est axé sur deux thèmes majeurs qui se rejoignent : l'arbre et l'être humain. Autrement dit, l'enracinement et le déracinement, l'âge et ses effets sur l'allure. Ne demandez jamais à un artiste pourquoi il peint ceci plutôt que cela, et de telle manière. Il vous répondra qu'il ne sait pas, que c'est instinctif. L'artiste suit son chemin : *sequere deum*. Le dieu de Julie Perrin, c'est l'arbre. J'ai envie de dire : l'arbre de vie puisque l'on y reconnaît des figures humaines. Ce n'est pas de l'art abstrait, non plus vraiment du figuratif ; nullement une peinture objective (quel art provenant de l'intime peut-il être objectif) ?

Julie Perrin ne peint pas l'arbre qu'elle voit mais l'arbre qu'elle sent : elle fait chair en elle d'un arbre, elle l'assimile, elle le restitue. Il y va d'une métamorphose.

Mais alors. À quoi ressemble cet arbre sur la toile ? On peut examiner chaque tableau un à un, ils sont tous différents alors qu'ils représentent tous le même arbre. Tous sont reliés par la vision personnelle.

Et ce qui émerge de cette vision, de ce regard mental plus que visuel, ce sont les couleurs : surtout des verts profonds. Un dégradé de verts : presque noir, jade, kaki, olive, moutarde, vert tirant sur un jaune un peu acidulé, un jaune primevère. Ce vert peut être en larges à-plats, tout en rondeurs (ce pourquoi je pense aux arbres pommelés peints par Gauguin à Pont-Aven). Il peut être échevelé et en coulures ; dans ce cas, il laisse ici et là entrevoir la toile grège, la toile brute et nue sur laquelle le pinceau s'est appuyé, et l'on ressent alors avec bonheur une harmonie entre le support et ce qui est porté.

Du vert et aussi du brun. Car tel est le tronc, le moignon plutôt ; statique, plein de nœuds, sombre, à la fois spectral et puissant, il porte les stigmates du vieillissement : nodosités, renflements, excroissances, loupes.

À droite du vieux tronc, issus de lui, de longs rameaux souples, qui disent la promesse du futur. Ces rameaux sont verts mais pas seulement : par endroits, l'écorce s'en est allée, laissant voir des petits amas de taches blanches. Celles-ci contrastent de façon saisissante avec le moignon brun. On pense à un bouleau plutôt qu'à un chêne. Mais ne serait-ce un platane ? Les feuilles mal définies sont larges. Peu importe ici la botanique. C'est un arbre vu et revu par l'esprit. Les petites taches laiteuses, qui illuminent les verts profonds, nous interpellent : sont-elles la peau érodée de l'arbre ? une carnation pâlie ? Comme le tronc, les branches portent la trace du temps qui passe. Et qu'est-ce que ce blanc qui barre ici le noir ? Une percée de lumière comme dans une clairière ? Je dirais : un rayon lumineux, un éclairage né de l'âme du peintre.

Des verts denses, des noirs mats, des blancs crémeux. Tout cela fait un paysage vivant où je sens une gestuelle s'esquisser, où je vois danser moins des formes végétales que d'étranges figures humaines, où je vois des bras se lever. Vers quoi ? D'où venus ? Cet arbre noir bien vertical semble solidement planté, mais regardez-le bien, ici il fait penser à un bœuf écorché, la tête en bas. C'est aussi de l'humain écorché car dans la masse obscure des rameaux surgit soudain une forme comme un visage apeuré. Le chêne à gauche, le roseau à droite ? Une ombre pensante se glisse dans les toiles, c'est sûr. Une silhouette masculine à gauche, féminine à droite ? Qui sait s'il ne s'agit là d'un homme blanchi sous le harnais ? Le tronc usé, tordu, semble nous dire à propos des rameaux : il faut qu'ils croissent et que je diminue. Je regarde intensément le moignon, et bientôt me sens regardée par lui : il vient du fond des âges pour percer mon âme à jour.

Parfois les couleurs sont assourdies et se fondent les unes dans les autres. Dans un tableau, une tache rouge entre deux rameaux nous parle de sang qui coule. Dans un autre, une tache bleue est inattendue, c'est une hostie de ciel qui se laisse entrevoir dans l'épaisseur du feuillage. Là encore, un peu de rose beige affleure, on pense à une peau tiède et humaine. Mais au détour d'un autre regard, c'est un oiseau qui paraît s'envoler.

Quelle saison est peinte là ? Allez savoir. Julie Perrin ne donne pas de titres à ses œuvres, c'est pour l'exposition à l'Ermitage qu'il a été convenu d'intituler l'ensemble *La forêt des songes*. Et en effet, ici c'est la forêt des songes.

Julie Perrin peint sur toile, sur bois, sur papier, sur carton. Les toiles sont marouflées. Les couches de peinture sont légères, néanmoins rendent l'intensité de la vie intérieure de l'artiste. Il y a des lignes verticales, horizontales, obliques ; les courbes réservées aux rondeurs du feuillage. Parfois l'artiste peint sur du papier journal collé sur la toile brute, et des zones d'apparence lacérée laissent alors filtrer des mots (« inquiétude », par exemple) qui s'intègrent harmonieusement dans les branches des arbres ; cela traduit avec justesse un retour du papier imprimé au bois dont il provient.

On ne verra pas dans l'exposition les grands formats exposés en 2017 à la galerie Mansart. Mais cette haute futaie noire sur fond blanc que j'ai vue reproduite, cette futaie endeuillée sur un sol enneigé, me plaît beaucoup car elle renvoie à l'art épuré des artistes japonais, à leurs arbres élancés, très fins, poussant droit sur un sol vallonné, – reflets d'un monde flottant.

On ne verra pas non plus, je crois, la série des papillons de toutes les couleurs, peints sur de petites feuilles (volantes, comme il se doit). Mais la légèreté de ces aquarelles (que m'a présentées l'artiste chez elle) complète de manière heureuse la profondeur des verts, leur touffeur qui apparente aussi ce travail à celui de certains peintres de l'école de Barbizon et à Vuillard.

Qu'est-ce qui ressort de l'œuvre de Julie Perrin ? Un sentiment cosmique de la vie. Il y va d'un travail de fond, de sàpe, très silencieux ; d'une intériorité qui se dévoile ; d'une inscription et non d'une description : on peut dire que la matière picturale est indistincte des formes picturales. Il y va d'un art branché, c'est le cas de dire, sur les forces archaïques de la vie : Julie Perrin a moins observé un arbre qu'elle n'a senti en elle sa poussée, – une poussée qui a traversé le temps, beaucoup de temps, pour venir jusqu'à elle, jusqu'à sa solitude, et qui transforme la force végétale en un espace pictural auquel l'artiste donne un sens mystérieux qu'elle nous invite à penser.

Bio Claire

Claire Fourier est née à la pointe du Finistère-nord, dans le village de Ploudalmézeau, puis a grandi à Brest. Elle est diplômée d'Histoire et de l'École Nationale Supérieure des Bibliothèques. Une existence itinérante la prive de son métier, elle travaille alors pour des revues littéraires, devient un temps assistante de l'écrivain Henri Pollès. Il la convainc de se consacrer à l'écriture. En 1987 elle montre un manuscrit en cours à Maurice Blanchot qui exprime son bonheur de lire le texte « dans ce qu'il a de libre » et range l'auteur aux côtés de Louise Labé et de madame de Sévigné ; ils échangeront des lettres. Claire Fourier se lie avec Charles Juliet qui l'encourage aussi à écrire pour faire circuler, dit-il, la vie qu'il y a en elle, puis avec Pierre Sipriot : il voit dans ses livres le « cogito de la sensibilité » et confie que *Métro Ciel* lui a rendu le goût de la littérature et de la vie. Jean-Luc Douin note dans le *Monde* qu'elle « navigue entre Colette et Virginia Woolf ». Bernard Noël écrit qu'elle a inventé un nouveau genre : « la sensualité verbale » et dit : « Bonheur d'écriture qualifie une expression si adéquate à son propos que, charmé par cette justesse, le lecteur en éprouve un ravissement. » Reprenant l'expression de Jules Vallès, Jean Bothorel la définit comme une « réfractaire ». Claude Hagège évoque la « perfection classique » de sa langue.

Biblio Claire

Jean-Paul Rocher, éditeur

Ce que dit le vent d'ouest, récit, 1998.

L'amante océane, récit, 1999, éd. resongée, 2008.

Plus marine que la mer, roman, 2001.

Bernard Noël ou Achille immobile à grands pas. Suivi de *Nonoléon*, de Bernard Noël, essai, 2002.

Au clair de la solitude, roman, 2004.

Route coloniale 4 en Indochine, récit, 2004, rééd. de RC4, Route du Sang, épuisé.

À contre-jour(nal). *En filant le temps*, journal, 2006.

La Visite, récit, 2008.

Saint-amour ou les vignes du rêve, récit, 2004, éd. revue, coll. Les fruits défendus, 2008.

Comme en passant. Suivi d'une *Lettre* de Bernard Noël, récit, 2008.

Je ne compte que les heures heureuses, roman, 2010.

Tombeau de Merlin ou Jean Markale, poète de la celtitude, hommage-préface à *L'Homme lesbien*, de Jean Markale, 2008.

Le temps de le dire, haïku d'été, 2004.

Taches de rousseur. Précédé de *L'arbre, la mer et la femme*, de Jean Markale, haïku d'automne, 2006.

Jours écrits en hiver, haïku qui n'en sont plus, 2007.

La valse libertine, haïku-roman de printemps, 2009.

Gilles Gauthier

Gilles Gauthier a été diplomate en Algérie, au Liban, à Bahreïn, au Yémen. Il est le traducteur des romans d'Alaa El Aswany et notamment de *L'immeuble Yacoubian*. Aujourd'hui conseiller de Jack Lang à l'Institut du monde arabe, il partage sa vie entre Paris et Le Caïre.

Pourquoi ne pas commencer ses vacances avec *Entre deux rives*, le livre de Gilles Gauthier ? C'est une pépite. Encore un livre sur le monde arabe, direz-vous. C'est vrai. Mais Gilles Gauthier, diplomate qui a terminé sa carrière comme ambassadeur au Yémen juste avant que le pays ne prenne feu par la folie de son voisin saoudien, est un passionné, doté d'une excellente plume et d'une grande culture. Il n'a pas voulu écrire un récit de voyage, même si, en 400 pages, il nous transporte, sur plus d'un demi-siècle, dans une petite dizaine de pays, de l'Algérie au Yémen via le Maroc, l'Irak, la Syrie, le Liban, Bahreïn et on en oublie... Ce n'est pas non plus une autobiographie, quoique..., et encore moins un livre savant de sciences politiques sur la faillite du monde arabe. Son livre est un agréable et fort réussi cocktail de tous ces genres. Il aurait pu être raté.

On l'aura compris, l'auteur est un amoureux du monde arabe. Gilles Gauthier a bourlingué pendant un demi-siècle d'ouest en est d'un monde arabe où il se sent chez lui. Il en est un connaisseur hors pair. Fasciné par cette Méditerranée qu'il retrouvait chaque été lorsqu'il était enfant, il n'en découvre pourtant la rive sud qu'à 18 ans. Il n'en est quasiment pas reparti et partage aujourd'hui son temps entre Paris et

l'Institut du monde arabe, où il est une des chevilles ouvrières des grandes expositions (on lui doit, en particulier, celle sur les cent ans du canal de Suez), et Le Caire, où il a fini par s'établir partiellement. Il renoue là-bas avec cette période heureuse de sa vie où, avant d'être consul à Alexandrie, il occupa le poste de conseiller culturel de l'ambassade de France, créant des filières francophones dans les lycées, et obtenant qu'un quotidien arabophone publie chaque semaine quatre pages en français. Car ce francophone convaincu – il sera aussi responsable de la **francophonie** entre deux postes outre-Méditerranée - porte volontiers son drapeau en bandoulière. Ce livre plein de couleurs et de rencontres, d'amitiés qui se sont prolongées à travers les décennies, est avant tout un livre plein d'humour. L'auteur se moque volontiers de lui-même, de ses bourdes de jeune diplomate qui ne connaît pas les codes en vigueur, raconte les petites histoires de la Grande Histoire, mais surtout il n'a pas d'œillères ni d'a priori idéologiques. Ainsi se souvient-il, amusé, des compliments dithyrambiques que lui prodiguera un responsable du Quai d'Orsay sur sa connaissance du Moyen-Orient alors qu'il venait d'être reçu au concours de secrétaire. En fait, on voulait lui faire accepter un poste à Bagdad, où personne ne voulait aller car la guerre s'y préparait. Gauthier enthousiaste y partit quarante-huit heures plus tard.

Il est vrai qu'il n'est pas un diplomate tout à fait ordinaire. Il n'a pas fait l'ENA **mais Langues O'** après quelques années de coopération comme enseignant en Algérie et au Maroc, où il découvrit la langue arabe. L'Algérie, où il posa le pied à 21 ans et alors que le pays venait d'accéder à l'indépendance, le fascina. Tout était à construire dans ce pays dévasté, tout semblait possible. Au point que, le temps passant, l'auteur a oublié combien la vie était dure pour ses habitants à l'époque et comment Boumédiène le dirigeait d'une main de fer. Son séjour chez le voisin marocain fut plus contrasté : il se termina par une expulsion après une semaine passée dans les terribles geôles du Derb Moulay Cherif de Rabat, où la torture était la norme pour trop grande proximité avec des Sahraouis du Front Polisario.

On était sous le règne de Hassan II et la monarchie ne plaisantait pas avec les jeunes coopérants et leurs amis marocains d'extrême gauche qui, pour certains, allaient rester longtemps en prison. En un demi-

siècle, Gilles Gauthier a vu le monde arabe se transformer, l'islam politique y imposer sa loi, et l'État islamique gouverner pendant quatre ans un immense territoire. Mais il a vu aussi **les printemps arabes enthousiasmer** les jeunes au Caire et à Sanaa, cette ancienne Arabie heureuse dirigée par un clan familial. S'il n'a pas de mots assez durs pour « l'idéologie moderne détestable qui porte le nom d'Islam », il dit avoir la conviction « que la formidable énergie libérée par les révolutions de 2011 ne s'arrêtera pas. (...) Elle travaille en profondeur ». Et s'il avait raison ?

Entre deux rives : 50 ans de passion pour le monde arabe

« Le monde arabe qui était pour moi, il y a tant d'années, un horizon lumineux, désirable, n'est plus aujourd'hui sur nos écrans et dans les journaux que bruit, fureur et désespérance. Enfant, ces pays me faisaient rêver alors que je grandissais dans un petit village du nord de la Gironde. La vie m'y semblait morne, ennuyeuse, je voulais m'échapper. A 18 ans, je suis parti avec trois amis dans la voiture du père de l'un d'eux. A Tarifa, j'ai vu les lumières de l'Afrique. Le lendemain à Tanger, j'ai compris que j'étais arrivé. Finalement, c'est trois ans plus tard, dans une montagne peinte en rose sur les cartes de géographie, que tout a vraiment commencé : à Batna dans les Aurès, en 1966. A partir de là toute une vie se déroule que, du haut de mes années, je contemple avec bonheur. J'ai connu l'Algérie, puis le Maroc. Revenu à Paris, j'ai étudié l'arabe et découvert la Syrie, le Liban, le Yémen. Devenu diplomate, mon premier poste a été l'Irak du temps de Saddam Hussein et de la guerre contre l'Iran. Puis je suis retourné en Algérie quelques années et ensuite à Bahreïn, au Liban, au Yémen. Et en Egypte, que j'avais découvert la première fois à vingt ans. J'y ai exercé un beau métier, celui de conseiller culturel. J'y ai créé des filières francophones, un hebdomadaire. J'y ai vécu dans l'amitié, dans la confiance, dans la fidélité. Et puis, pour m'attacher définitivement à ce pays est arrivée la révolution du 25 janvier 2011 dont les graines aujourd'hui enfouies germeront. J'ai moi aussi marché au milieu de la foule vers la place Tahrir et je ne regrette pas d'y avoir cru. J'ai voulu raconter cette histoire singulière, ce monde arabe – cinquante années dans ce monde arabe – qui nous hante tous, nous intrigue, nous passionne. »

BIOGRAPHIE ET REPERTOIRE ALEXANDRA TENISHEVA

Artiste soprane au style "slave", Alexandra Tenisheva suscite l'émotion, la joie, la sentimentalité et la mélancolie lorsqu'elle vous plonge dans l'univers de son spectacle où les grands airs classiques, les tubes internationaux et de merveilleux chants russes coexistent en parfaite harmonie, ce qui rends cette artiste unique en son genre. Lorsque Alexandra monte sur scène, que ce soit en s'accompagnant au piano, ou encore en chantant sur un air d'orchestre, elle nous fait pénétrer dans son univers intemporel; existentiel mais aussi féérique. Une sensibilité immense vient souligner une voix d'ange, des caresses telles des louanges.

Née en Russie, Alexandra voyage beaucoup, elle se produit avec de grands musiciens classiques, des chanteurs et des poètes. Formée à l'école russe, elle devient une musicienne hors pair, et se projette vers d'autres horizons. Sa route artistique l'emmène vers Prague, puis Paris.

En 2006 elle crée sa chorale dans le Val de Marne, le Chœur des marronniers, où les chanteurs aux voix d'or qu'elle forme enchantent un public aussi bien expert que néophyte.

Programme de concert Alexandra Tenisheva:

Tournée 2018-2019 : Grands airs d'Opéra & musiques sacrées :

Puccini Turandot, Nessun Dorma,

Bizet Carmen, Habanera Lucio Dalla Caruso Sartori Con Te Partiro,

Caccini Ave Maria

Webber Pie Jesus

Bach-Gounod, Ave Maria Schubert, Serenade Mozart, Requiem

Rossini, Petite messe solennelle, Bach Magnificat, Qui a respexit

Pergolesi Stabat Mater Robertino Loretti Jamaika.

La variété française, jazz : Monnot L'hymne a l'Amour, Legrand Moulin de mon cœur, Moraes La fille de Ipanema, Legrand Les parapluies de Cherbourg, Louiguy La vie en rose, Matia Bazar Vacances romani Velasquez Besame mucho.

Et vaste répertoire de chants russes.

La Fondation de l'Ermitage, qu'est-ce que c'est?

Quoi :

Un fond de dotation, avec pour dotation :

Une **maison** de maître datant du directoire, réaménagée au XIXe siècle par l'architecte Perrin, au XXe siècle par le décorateur Jansen, avec des **collections** allant de l'Antiquité phénicienne à l'art contemporain du XXIe siècle en passant par le XVIIIe hollandais ou italien, maison qui a toujours eu une tradition d'accueil des artistes et mécènes : de la Marquise du Beauval à Henri Regnault.

Un parc classé nommé le cèdre du Liban, avec une rivière souterraine et un petit bois de chênes redessiné au XXIe siècle par l'anamorphiste François Abélanet.

Une identité se caractérisant par deux axes : l'esprit des salons et l'art **anthropocène**.

L'art **anthropocène** n'est pas un courant artistique mais un cadre de réflexion écologique que je poursuis depuis mon enfance de fille de diplomate, dans mes programmes à HEC et aujourd'hui dans la fondation.

L'esprit critique des **salons** qui a débouché sur la révolution se joue aujourd'hui au niveau de la planète, et il est certain que ce n'est pas la planète qui est menacée mais l'humain sur cette planète, c'est pourquoi ma réflexion écologique est d'abord psychologique.

Pourquoi ?

À travers cette Fondation, je souhaite, pour l'amour de l'art et des artistes, créer un univers où l'art actuel aura toute sa place, dans une maison vivante, entourée de **nature**, pour élever l'esprit des publics qui la visiteront, en ré-enchantant l'univers des formes, autant que faire se peut...

Parce que, depuis l'ère industrielle, l'initiative privée doit de plus en plus soutenir l'intérêt général en ce qui concerne l'éducation au goût et à la culture de notre temps. L'objectif est de se différencier de la **financiarisation** ambiante qui nous semble être une dérive de l'art, dans une optique d'authenticité, pour réenchanter l'univers des formes, accompagné d'éminentes **personnalités** du monde de l'art contemporain : Jean Hubert Martin, Laurent Le Bon, Joelle

Pijaudier-Cabot, Henri Griffon, Denyse Durand- Ruel, Claude Pommereau, Maia Paulin, Teddy Tibi, Philippe de Boucaud, Nicolas Normier...

Comment ?

Avec 4 **expositions** annuelles, 4 **catalogues** Beaux Arts Hors Série, un **prix** offert à un grand musée français ou étranger, un **déplacement** à l'étranger lors de foires internationales.

Avec qui ?

Une hôtesse militante douée de savoir être et ne comptant pas son temps. Des **bénévoles** érudites et impliquées de l'IESA.

Des **partenaires** permanents (Ministère de la Culture, Institut Français, Beaux Arts Editions, Musée de Strasbourg, Espace Krajcberg, Fondation Transculturala, Beirut Art Fair, Paris Art Fair) et des partenaires occasionnels (Institut du Monde Arabe, IRCAM, Biennale de Venise, ESA de Beyrouth, GAM de Palerme, Biennale de Sao Paulo...) à chaque nouvelle exposition.

BeauxArts édition HS juin 2016

La Fondation de l'Ermitage

PAR CLAUDE POMMEREAU



Est-ce facile d'implanter en France une Fondation d'art contemporain ? Un centre d'art privé, ne jouissant d'aucune subvention, ne disposant pas même de l'appui d'un groupe financier ? Entreprise utopique, les experts vous le diront. « Quoi, pas un grand seigneur pour couvrir de son nom, pas un patron ? » pleurnichait un fâcheux à un Cyrano exaspéré, sûr de son épée.

Non pas un patron, mais une femme intrépide et passionnée, nichée dans une grande maison au cœur d'un vallon. La ferveur peut faire bouger les montagnes, elle se contente ici d'illuminer un vallon où quatre fois par an un artiste est exposé et récompensé.

Martine Boulart, la présidente de la Fondation, affirme privilégier l'art « anthropocène » c'est à dire l'art qui marque l'époque où l'homme est devenu la contrainte dominante devant toutes les forces géologiques qui jusque là avaient prévalu...

La Fondation se place ainsi en droite ligne derrière le grand Frans Krajcberg, défenseur depuis cinquante ans de la planète par ses sculptures et photographies.

Une présidente déterminée, une politique qui place l'art au cœur d'un combat pour la planète...

Voilà pourquoi Beaux Arts éditions soutient avec détermination l'initiative ambitieuse et courageuse de Martine Boulart.





MUR DES DONATEURS

ANTONINI Pierre Dominique
BADRE Denis et Sabine
BARRE Florence
BEAUX ARTS EDITION
BERTRAND Chryssanna
BOISGIRARD Claude
BOULART Martine
BURRUS Chantal
CHAMPAGNE NICOLAS FEUILLATTE
CHAPUIS Serge
CHATOUX Artgaël
DURAND RUEL Philippe et Denyse
ENGLERT Beatrice
FOURNIER Pascale
GALBERT de Geoffroy
GAULLE de Annick
LEPOLARD Bruno
LESCURE Jérôme et Anne
MAIRIE DE GARCHES
MAISON CHAMPY
MATHON Jean Luc et Shaune
MEUNIER Martine
MOLLARD Claude
MONTAIGU Alix de
PERRIN Alain-Dominique
PROUVOST Thierry
RAIMON Jean-Louis
RESTAURANT PRUNIER
RESERVOIR MARY DE VIVO
ROGAN Dora
SAUTET Myriam
SAUVADET Jacques
SURSOCK Robert
TRIANON PALACE DE VERSAILLES
VINCENT Benjamin
YEATMAN EIFFEL Sylvain et Evelyne

Chers amis, nous nous permettons de vous rappeler que nous avons besoin de votre soutien pour continuer à vous offrir de beaux événements.



NOTES

NOTES



*Fonds culturel de l'Ermitage
Martine Renaud-Boulart
Les Vallons de l'Ermitage
23 Rue Athime Rué
92380 Garches
Tel : 06 07 64 27 93
Courriel : martine.boulart@mrconseil.com*

Chers amis, en vous souhaitant tous nos vœux pour 2019, nous nous permettons de vous rappeler que nous avons besoin de votre soutien pour continuer à vous offrir de beaux événements.

BULLETIN D'ADHESION 2019

PRENOM :

NOM :

ADRESSE :

COURRIEL :

TELEPHONE :

COTISATION MEMBRE ACTIF : 100 euros

COTISATION MEMBRE BIENFAITEUR : 250 euros

DON :

*Merci de joindre un chèque à l'ordre de
Fonds culturel de l'Ermitage
Les Vallons de l'Ermitage
23 Rue Athime Rué
92380 Garches*

Chacun de vos dons au profit du FCE peut être déduit de vos impôts à hauteur de 66% (60% pour une entreprise), dans la limite de 20% de votre revenu net imposable, ou 5% de votre chiffre d'affaires.

(Code général des impôts : articles 200 et 238 bis à 238 bis AB)

Si vous souhaitez que votre don reste anonyme, merci de cocher cette case.

Les membres bienfaiteurs de la fondation sont conviés à tous les événements VIP et reçoivent tous les catalogues Beaux Arts HS de l'Ermitage.

Rejoignez-nous, soyez nos ambassadeurs, pour soutenir l'art actuel.